ne s'était pas approché de la sainte Table depuis l'âge de 14 ans, âge où il laissait sa famille.

Plutôt par timidité que par méchanceté il n'osait s'approcher du prêtre, car il en avait oublié les bontés.

Pour répondre à l'un de nos désirs, il commença par venir à la messe le dimanche, ensuite il poussa la générosité jusqu'à se rendre à la chapelle le soir à l'heure où nous disons le chapelet, disant : « Je préfère qu'il y ait quelqu'un à la chapelle, je ne sais que faire quand je suis seul. » Timide à l'excès, il l'est même avec le bon Dieu.

La veille de Pâques, revenant de l'église où il s'était confessé, il ne put retenir son émotion en nous disant la bonté du père à son sujet. Je lui ai demandé, dit-il, de m'aider, car il y a si longtemps que je ne puis me souvenir de tout, et il ajoutait : « Ç'a pas été trop dur, le Père a été si bon. »

Telles furent les joies pascales des Sœurs de la Charité de l'hôpital Saint-Antoine. La liste serait plus longue si nous racontions celles qui furent le partage des prêtres dévoués de cette ville, car les retours à la vie chrétienne furent assez nombreux.



VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA BAIE D'HUDSON

Etudes de mœurs esquimaudes.

D'aucuns ne voudront peut-être pas me croire. Il n'en reste pas moins vrai que nous avons procédé hier à la bénédiction, aussi solennelle que possible, de trois gentilles maisonnettes récemment construites, appartenant à trois familles chrétiennes. Habitués que vous êtes, comme moi-même, à ne vous figurer l'Esquimau que dans sa hutte de neige ou de glace, changeant de domicile

au moins deux ou trois fois par saison, un pareil événement pourra vous paraître étrange, peut-être même invraisemblable, dans un pays où l'on ne trouverait pas assez de bois pour faire un manche de marteau. Et puis, qui dit Esquimau dit pauvre, sans ressources. D'une façon générale, le pays lui fournit juste de quoi se vêtir et se nourrir. La chasse, la pêche et les pièges lui prennent tout son temps sans augmenter considérablement sa fortune. Lorsqu'il est dans l'abondance, ce qui n'arrive jamais pour tous à la fois, ses voisins, parents et amis bénéficient largement de son superflu.

Les Esquimaux possèdent cette qualité naturelle qui les pousse à venir toujours en aide à ceux qui sont moins bien partagés qu'eux. Malheureusement, cette qualité est viciée d'une imprévoyance déconcertante qui les porte, lorsqu'ils sont, comme on dit, au-dessus de leurs affaires, à gaspiller et à dépenser en quelques jours ce qui leur a coûté parfois des semaines et des mois de peines et de travaux, au risque de retomber peu après dans un état voisin de la misère.

Comment se fait-il dès lors que certains aient réussi à se construire des maisons relativement confortables comme les Blancs ? Y en a-t-il donc qui sont plus civilisés, plus économes, plus prévoyants ? Comment se fait-il que ces trois Esquimaux dont j'ai parlé soient aujourd'hui propriétaires de demeures permanentes ? C'est ce que vous seriez curieux de savoir.

Tout d'abord, ce sont de bons chasseurs, habiles, adroits et actifs. Jusqu'ici leur tente ou leur iglou n'était jamais absolument vide de phoque ou de caribou. Avec la nourriture, ils avaient toujours des vêtements neufs et chauds. Soucieux du bien-être de leur famille, intelligents, orgueilleux aussi un peu — pourquoi pas le dire ? — avides donc de surpasser leurs compatriotes, ils ont toujours eu, de plus, l'heur de placer leurs pièges dans les zones où il y avait le plus de renards. Cependant, laissés à eux-mêmes, ils auraient fait comme autrefois, et ils auraient vite échangé leurs fourrures pour des futilités d'un jour.

Mais depuis plusieurs hivers, ils ont vécu près de la Mission. Avec l'abondance matérielle, ils ont reçu peu à peu le don de la foi. Ils ont appris à s'occuper de leur âme et à prier le Dieu que jadis ils ignoraient et offensaient souvent sans le savoir. En devenant chrétiens, ils sont devenus charitables, au sens plein du mot, plus honnêtes, plus travaillants encore. Ils ont appris à donner à Dieu le jour qu'il s'est réservé pour lui, à offrir à leurs prêtres le secours de leur dîme et le sacrifice de leur temps, lorsque l'occasion s'en présentait. Nous serait-il défendu, après cela, de voir déjà, même en cette prospérité matérielle, le signe de la récompense divine ? Je ne le crois pas, car Notre-Seigneur a dit : Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. La vie vraiment chrétienne de ces braves Esquimaux témoigne, sans nul doute, de leur désir sincère de plaire d'abord à Dieu et de le faire régner dans leur âme. Confiants en leurs prêtres, ils ont appris d'eux aussi à faire un sage emploi de leurs biens. Et c'est ce qui explique qu'ils commencent aujourd'hui à jouir de leurs économies.

Ne nous faisons pas illusion cependant. Ces trois maisons, d'abord, ne sont pas toutes encore entièrement payées. Deux d'entre elles ne coûtent pas moins de 85 renards chacune, et la troisième une cinquantaine, prix qui pourra paraître exorbitant pour ceux qui connaissent la valeur des fourrures et le prix du bois. Mais passons... Ceux qui ont payé la leur ont contracté de nouvelles dettes, qu'ils paieront du reste cet hiver. La grande aisance moderne n'est pas encore à la veille de s'installer chez eux, comme nous allons le voir. Ces braves gens ont bien acheté à crédit quelques sacs de charbon, un baril de pétrole, mais l'hiver est long et froid. Et ces maisons, bien que belles à l'extérieur, ne sont pas construites assez chaudement pour ne pas réclamer une bonne quantité de combustible. Si vous voulez vous faire une idée de leur intérieur, accompagnez-nous, nous allons passer dans les trois pour les bénir.

A l'heure prévue, chacun est chez soi. Seuls quelques

enfants prennent encore leurs ébats sur la neige. Mais dès qu'ils nous voient arriver, chut, chut... les Pères viennent prier chez nous, entrons vite... La première des trois maisonnettes que nous visitons est flanquée d'un iglou en glace, dont la vue seule vous donnerait froid au dos si vous n'y étiez habitués. Son toit se compose d'une toile de tente, de peaux, de toutes sortes de choses, étendues pêle-mêle sur des avirons, des mâts de baleinières qui font office de poutres. La moitié de cet iglou sert de porche commun. La partie de droite en entrant est habitée par un vénérable vieillard, Honoré Angalik, et sa non moins vénérable épouse, Monique l'Etoile. Deux de ses fils ont chacun « une petite grande maison » comme les Blancs. Comment se fait-il qu'il n'y est pas hébergé ? L'année dernière il y avait passé l'hiver et cette année ses enfants lui ont proposé de faire de même. « Ah ! a-t-il répondu, j'ai vécu trop longtemps dans les iglous, je suis un vieil Esquimau, j'aime mieux vivre comme un Esquimau jusqu'à la fin. D'ailleurs, dans ces Maisons de Blancs, les yeux me tournent dans la tête. » Notre vieux préfère donc son iglou, si froid soit-il. Assis ou couché sur ses peaux de caribou toute la journée, les mains dans les manches, la pipe à la bouche, vêtu de deux ou trois capots, d'autant de paires de pantalons en caribou, de je ne sais combien de paires de bas, il est là, immobile, les yeux dans le vague, contemplant les murs glacés de sa chambre. Il pense à son passé lointain, réfléchit peut-être à la mort qui ne tardera vraisemblablement pas. Il parle peu, on lui parle moins encore, car il est très sourd. Mais pourquoi nous attarder aujourd'hui dans cette cabane de glace, puisque le Rituel n'a pas encore de formule de bénédiction pour ces sortes d'habitation ?

La première maison où nous entrons est la plus petite des trois. La famille qui l'habite se compose du père Illungniark, de la mère Kasaluark et de trois enfants. Arnaluk, Alma et Léon. Les deux derniers enfants, comme vous le voyez, ont des noms chrétiens. Quant aux autres, ils ne tarderont pas à être baptisés eux

aussi. Ames droites et de bonne volonté, assidus aux prières et aux différentes instructions, ils sont heureux de recevoir dès aujourd'hui la visite du prêtre qui va bénir leur demeure. Tous à genoux, nous chantons d'abord un cantique en Esquimau, qui n'est autre chose que la traduction du *Veni Creator* de la Pentecôte. Oui, que le Saint-Esprit descende dans cette maison pour y faire régner la joie, la charité et la vie chrétienne ! Puis, viennent les prières liturgiques de l'Eglise et nous terminons par un *Pater*, un *Ave* et la prière à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne de notre Mission. La cérémonie terminée, nous ne nous attardons pas davantage dans ce petit réduit, relativement propre et bien tenu, mais où il fait un froid de loup. Il y a bien dans un coin un appartement que l'on chauffe de temps en temps, mais l'hiver proprement dit n'est pas encore venu pour ces gens. Il faut ménager le charbon pour des jours plus froids. Le mobilier est celui d'un iglou ordinaire. Des peaux de caribou étendues pêle-mêle sur une sorte de sommier en bois, à deux pieds au-dessus du plancher. Armoires, chaises, buffets ? choses encore inconnues. Dans un autre coin, je vois un vieux fanal, une petite lampe à pétrole dont les chasseurs-trappeurs se servent en voyage pour chauffer leur thé, quelques jouets d'enfants. Pendus au mur, une ou deux images, un vieux calendrier qui a fait son temps, un crucifix, et c'est tout. De pareils musées sont vite visités.

Passons maintenant à la seconde maison. La petite Suzanne est aux aguets et court avertir les siens dès qu'elle nous aperçoit. Son père, Arsène la Semelle, scrute de sa longue vue l'horizon blanc de la mer gelée pour voir où en sont les phoques de leur promenade sur la glace. Demain peut-être il ira leur faire de la misère. Pour le moment, il s'unit à nous pour la prière. Les deux familles que nous avons visitées il y a un instant nous rejoignent, ce qui grossit le nombre de l'assistance. Chacun se trouve cependant largement à l'aise dans cette maison, bien plus grande que la première, plus confortable aussi et plus belle. Intérieur et extérieur

sont peints. Les deux pièces dont elle se compose servent l'une de quartier d'hiver, l'autre de quartier d'été. Il y fait une température plus douce, car les propriétaires sont déjà plus fortunés. Arsène est le roi des chasseurs et des trappeurs de la place. Sa maison est pleine de choses : quartiers de caribou gelé, sacs de farine, caisses de biscuits, peaux de caribou en quantité, attelages de chiens, boîtes de différentes dimensions, de contenus divers, etc... J'aperçois même un grand lit en fer, recouvert d'une épaisse couche de peaux de caribou. Je m'arrête, car je ne suis pas chargé de faire l'inventaire. Sur un signal du Père Supérieur, tous se mettent à genoux, avec le même recueillement que s'ils étaient à l'église, pour le chant du *Veni Creator* en Esquimau. Suivent les prières rituelles de la bénédiction, un *Pater* et un *Ave*, enfin la prière à la Petite Thérèse, que nos chrétiens invoquent toujours avec confiance et ferveur.

Et nous nous dirigeons vers la troisième et dernière maison qu'il nous reste à bénir, suivis de notre petite foule qui vient de s'augmenter de six membres (ceux qui s'appelaient autrefois Allak'ut, la Semelle, Kukillik, celle qui a des ongles, et Cie, et qui sont aujourd'hui les meilleurs de nos paroissiens).

Sans frapper, car ici on entre sans frapper, nous entrons chez le vieux Pierre. En réalité, la maison appartient à son fils aîné Jacques le Petit Canard. La vieille Suzanne, debout sur le grand lit commun, achève de frotter ses carreaux. Confuse de n'avoir pas terminé plus tôt la toilette de sa maison, elle ramasse vite son torchon et le cache sous une peau de caribou. Certes, ici il semble y avoir plus d'ordre que partout ailleurs, du moins extérieurement, car sous les peaux de caribou qui dissimulent tout, il y a peut-être autre chose que le torchon dont je viens de parler. Allons ! pas de jugement téméraire. La maison est chaude, également peinte à l'intérieur comme à l'extérieur, pas mal spacieuse, avec deux appartements communiquant entre eux par une ouverture sans porte. La pièce donnant sur le sud,

où se trouve le poêle, la vaisselle, etc..., est seule habitée pendant le jour. La partie nord ne sert pour le moment que de dortoir.

Et maintenant, à genoux pour la prière, toujours la même et dans le même recueillement. Une dernière invocation qui est plutôt une action de grâces à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, car ici particulièrement la sainte Carmélite de Lisieux s'est plu à faire pleuvoir ses roses (quatre si je ne me trompe), et nous rentrons tous à la Mission pour la récitation du chapelet et la Bénédiction du Saint Sacrement.

Puisse la bénédiction du ciel, que nous venons d'implorer sur ces trois heureuses familles, germer en fleurs de vertus et porter un jour des fruits de vie idéalement chrétienne ! Saint Thérèse de l'Enfant-Jésus, protégez nos Esquimaux.

Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus,
Cap Esquimau, le 24 octobre 1932.

Alain KERMEL, *O. M. I.*

* * *

Il y a à peine quelques jours que je suis revenu de voyage. Le lendemain de mon arrivée, nous célébrions la belle fête de Noël qui nous occasionne toujours, comme partout, un surcroît de besogne. La fête terminée on nous annonce que le courrier va passer sous peu. Ecrivons donc. Mais le temps passe vite. Tout en expédiant quelques lettres, il faut faire tous les métiers · chauffer, cuisiner, recevoir les visiteurs, même les importuns ; il y a le bréviaire et puis ceci et puis ça. Ecrire quelques petites lettres, passe encore. Mais rédiger un article. Et sur quoi ? Ce que je pourrais dire, plusieurs d'entre vous le savent déjà. Mais enfin, puisqu'on me fait des instances qui sont presque des ordres, j'essaierai faire de nécessité vertu.

J'ai donc quitté la Mission le 28 novembre en compagnie de trois chrétiens, Jacques le Petit Canard, Jean-Baptiste, le Vent d'Est, Thomas Siattalark, un caté-

chumène (amateur de violon), que je dois préparer au baptême, et d'un bigame soi-disant protestant. Le temps était beau ; aussi, bien que joliment chargés, nous pûmes franchir en cette journée une bonne partie du chemin. Vers le soir, au moment de camper, nous ne trouvons plus assez de neige pour bâtir un iglou. Il faut continuer encore, en dépit de la poudrerie qui commence et de la nuit qui vient. Nous finissons cependant par trouver un terrain, c'est-à-dire de la neige convenable. Bien que dans l'obscurité, les Esquimaux ont vite fait de bâtir notre hôtellerie. On s'y tient à peine debout, et comme nous sommes six, la place de chacun n'est pas grande. Les peaux de caribou et les caisses à lampes remplissent tout un côté. Nous ne pouvons enlever nos capots que l'un après l'autre. Tant bien que mal, nous réussissons tout de même à nous asseoir presque les uns sur les autres. On chauffe le thé, on cuit les galettes, on découpe le caribou cru et gelé qu'on avale tel quel, et voilà le souper. Puis les pipes s'allument, la chambre de neige se remplit de fumée, l'on toussaille, les yeux font pitié. Peu importe, nous sommes heureux d'être au chaud. Après une série interminable d'histoires, prière du soir en commun, l'on se prépare à dormir.

Mais comment faire pour nous étendre tous dans cette cabane minuscule ? On déploie les panneaux, on déroule les sacs à coucher. Un premier se couche, afin de laisser aux autres plus de liberté de mouvement, puis un deuxième. Enfin, nous y voilà, pressés les uns contre les autres, comme des sardines dans une boîte, les pieds des uns touchant la tête des autres. Pour ma part, je passe la nuit à moitié suspendu par les épaules sur les genoux de mes deux voisins. Bonne nuit quand même que celle-là.

Le lendemain matin, la neige de la veille est recouverte d'une nouvelle couche épaisse de neige molle et la poudrerie souffle de plus en plus fort. Nous partons quand même, car le camp, but de notre voyage, n'est pas loin. Par bonheur, le temps s'éclaircit peu à peu, mais les chiens s'empêtrent dans la neige molle. Les

traînes semblent plus pesantes qu'au départ. A tout instant, le convoi — cinq traînes — s'arrête. Les Esquimaux se consultent. Par où allons-nous ? Amiasuk, je n'en sais rien. Ils le savent bien, mais c'est une de leurs manières de parler, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'un Blanc. Ils semblent vouloir vous faire croire qu'ils font ce chemin pour la première fois, afin qu'on leur dise au bout de l'étape qu'ils ont réussi malgré tout à s'orienter d'eux-mêmes. Et puis, qui passera le premier ? Pas moi, dit l'un, mes chiens ne valent rien. Ni moi non plus, dit un autre, mes chiens sont encore pires. Il vous faut alors patienter et vous résigner à écouter jusqu'au bout la litanie des défauts et des qualités de chacun des chiens qui composent les attelages. Enfin l'un se décide. Bah ! que faisons-nous ici ? De ce train-là, nous n'arriverons jamais, et il part au-devant, triomphant, tel un héros. Les autres traînes suivent de près. Vers midi, nouvel arrêt, le troisième, le quatrième. Et si nous faisions du thé ? Bonne idée. Faisons le thé. Chacun déballe sa caisse à lampe. Il y a en tout quatre lampes. De laquelle se servira-t-on ? Nouvelle délibération. La mienne est vide, crie une voix, La mienne est bouchée, fait une autre voix. Rires et plaisanteries.

Enfin, deux lampes sont allumées, non sans peine, abritées du vent par deux blocs de neige. L'une chauffe le thé, la seconde fera fondre de la neige pour glacer les patins des traînes. Tout va à merveille ; mais, comme il faut attendre, mon catéchumène monte sur une caisse, prend sa longue-vue, regarde au loin dans la plaine. « J'ai bien un piège, dit-il, dans les environs, mais où est-il précisément ? Ce n'est pas facile à dire. » Alors, nouveau conseil. Personne, soi-disant, ne reconnaît le terrain, ce qui n'empêche pas mon homme de partir dans une direction où un quart d'heure après il trouve son piège. A son retour, on le questionne : « Pas de renard ? — Pas de renard. » Mon piège était tout couvert de neige et je l'ai trouvé quand même. Après avoir pris le thé, nous repartons. Tout va bien. L'on me dit que le camp est proche, lorsque tout à coup,

nouvelle halte. Il y a ici un caribou, tué l'été dernier, enfoui dans la neige. Ses cornes seules émergent. Il faut le déneiger, ce qui n'est pas une petite affaire. Nous passons là trois bons quarts d'heure. Et quand nous repartons, il fait déjà presque noir. Et la neige recommence à tomber. Les petits lacs et les petites collines se succèdent, et rien ne nous indique encore qu'il y a des habitants dans les environs, quand, au tournant d'une petite butte, nous apercevons deux ou trois vieux chiens, quelques perches plantées dans la neige. Nous sommes arrivés.

Dans les Catacombes esquimaudes. — Comment vous décrire ce camp, ou si vous le voulez ce village ? C'est bien simple. Imaginez que vous êtes sur un champ de neige, que dans ce champ vous distinguez trois petits dômes de la hauteur d'une taupinière, qu'à travers ces dômes vous apercevez dans la nuit une vague ressemblance de lumière qui vous vient par une espèce de carreau informe et presque opaque. Plus près de vous, remarquez cette ouverture, comme qui dirait un tunnel, par où nous allons descendre.

Mais j'ai peur que vous n'ayez pas bien compris. Je vais m'expliquer d'une autre façon. Ces trois petits dômes, pas plus hauts que ça, ne sont pas autre chose que le sommet de trois iglous, lesquels iglous pouvaient avoir de deux à trois mètres de hauteur lorsqu'ils furent bâtis. Mais depuis ce temps-là, le vent, la poudrerie ont amoncelé la neige en aussi grande quantité que toute trace d'habitation a à peu près disparu. Les iglous sont devenus souterrains ou plus exactement sous neige, semblables à des catacombes, avec cette différence toutefois qu'il y fait plus frais qu'à Rome, et que dans ce pays les catacombes de ce genre n'ont jamais que quelques mois d'histoire. L'espèce de carreau dont je vous parlais tout à l'heure n'est ni en verre ni en mica. C'est un morceau de glace, le vitrail du pays. Ceci explique que la petite lumière de la lampe à huile de phoque ou autre ne peut pas aller bien loin, et qu'il faut être presque dessus pour l'apercevoir.

De cette description, aussi complète que possible, car en somme, c'est à peu près tout ce que j'ai vu, vous conviendrez que le tableau n'a rien d'esthétique.

Passons maintenant au tunnel. Mais attention. N'oubliez pas qu'il fait noir dehors, qu'à l'entrée du tunnel il vous faut descendre trois ou quatre marches irrégulières d'un escalier en neige, et qu'une fois ces marches franchies, il fait plus noir encore. Allons donc doucement et prenons garde de marcher sur les chiens. Le couloir est long, tortueux, en zigzag, un peu à la manière des boyaux de tranchées. Etes-vous sensibles du nez ? Vous avez ici une belle occasion de vous mortifier l'odorat. Des odeurs indéfinissables, mais que l'on sent fortement, vous donnent au premier contact un commencement de nausée, mais auquel on s'habitue assez rapidement. Je vous fais grâce des couleurs qui tapissent les murs et le plancher et que j'aperçus le lendemain. La meilleure manière de les apprécier, je crois, est de les contempler le soir dans l'obscurité.

A-t-il au moins une fin, ce couloir ? Voici une première porte. Baissons-nous, et marchons comme les chiens. Mais où suis-je ? Une grosse fumée noire m'aveugle. Je culbute quelqu'un. Qui ? Une vieille Esquimaude qui fait chauffer le thé pour les arrivants. Sa vieille marmite toute crasseuse est posée sur deux pierres en guise de trépied. Je ne saurais dire quelles sont les dimensions exactes. Je ne la vois pas, bien que je la sente. En dessous, brûle ou plutôt fume de la mousse humide à peine dégelée. Mon Dieu, qu'il faut donc avoir soif de thé ou soif des âmes pour s'astreindre à un pareil régime !

Vous me direz peut-être : nous n'avançons pas vite. Eh ! non, mais patience et courbons-nous une deuxième fois et à quatre pattes. Bon ! un chien qui veut entrer, un autre qui veut sortir, sans doute pour prendre part à la bataille qui commence. Les chiens partis, je heurte un gros ballot de peaux de caribou qui sert de porte pour la nuit, paraît-il. Je l'enlève de mon chemin, mais

ici un petit baril de pétrole. Quel labyrinthe ! Je franchis un troisième encadrement de porte encore en neige, toujours à la façon des quadrupèdes, évidemment, et en me relevant, je me trouve enfin en pays connu, chez le vieux Joseph.

— Comment, me dit-il, te voilà ? Je ne m'attendais pas à te voir arriver.

— C'est qu'on ne t'oublie pas chez les Pères. Comment vas-tu ?

— Pas trop mal, comme tu vois. Je ne suis pas malade, je n'ai pas faim, ni trop froid non plus. Seulement, voilà, comment te dire cela... tu sais, là-dedans (il montre sa poitrine, son cœur), quand le prêtre n'est pas avec nous, ça ne va pas toujours comme il faut. Tu comprends, quand on vit loin de l'église, sans messe, sans communion, qu'on n'entend plus de sermon, qu'on ne peut pas dire ses péchés au prêtre, on oublie bien des choses, et il est parfois difficile de bien vivre, on n'est plus aussi bon chrétien qu'on le voudrait. Heureusement que tu es venu !

— Je suis content de te voir en de si bonnes dispositions. Aussi, pour te récompenser, j'ai l'intention de passer ici trois semaines (en langage esquimau, de célébrer trois dimanches) chez toi, mais à une condition.

— Laquelle ? Je suis prêt à t'accorder tout ce que tu voudras, je suis si heureux !

— C'est que tu me construises un petit iglou à côté du tien. Car le tien n'est pas bien grand, et vous êtes déjà si nombreux.

Le vieux sursaute de joie. Interprétant mal son mouvement, je crus qu'il allait se mettre à l'œuvre pour me bâtir une résidence.

— Eh ! Eh ! pas maintenant, lui dis-je, il fait trop noir, et il poudre.

— Alors, demain ?

— Entendu, demain.

Pendant ce temps-là, les caisses, les sacs entraient et s'entassaient, les enfants que j'avais à peine aperçus

allaient et venaient, ne se contenant pas de joie. Le moment est venu de vous présenter la maison.

Galerie de famille. — Le père, vous le connaissez déjà, du moins en partie. Il peut avoir une soixantaine d'années. Il est vrai que les Esquimaux vieillissent vite. Grand, élancé, nerveux, rouge de sang, la figure couverte de rides, les cheveux en broussailles, longs derrière, quelque peu clairsemés sur le haut de la tête, quelques restes de dents jaunies, rougies par le tabac et le thé concentré, l'œil vif, toujours souriant, la langue toujours en mouvement, tel se présente aujourd'hui le premier chrétien de la Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, autrefois sorcier de profession, Joseph Ok'atsiark (celui qui parle bien). Sorcier, ai-je dit, il l'a été et lui-même nous l'a répété maintes fois pour s'humilier, mais jamais il n'a été bien convaincu de la puissance du diable. « Je ne faisais que mentir, me dit-il, je faisais croire à tout le monde que j'étais l'ami du démon. Quelqu'un était-il malade ou avait-il besoin de secours ? Je lui disais de donner aux esprits telle ou telle chose, et il serait exaucé. Ces dons, je me disais chargé de les transmettre à qui de droit. Mais finalement, je les gardais tous pour moi. C'est ainsi encore que j'avais fait croire à ma femme que les esprits lui défendaient de fumer, afin que tout le tabac de la famille me revînt. Mais maintenant je ne pense plus à ces choses, j'ai été un grand menteur, aujourd'hui je suis chrétien et je suis heureux, et ma femme aussi, tu peux le lui demander. »

L'histoire de sa conversion serait longue à raconter autant qu'édifiante à lire. Il faudrait dire à combien d'épreuves fut soumis son esprit de foi, les pièges que lui tendirent ses amis d'autrefois et les semeurs d'ivraie dont parle l'Evangile, l'ardeur avec laquelle il se mit, en dépit de son âge, à l'étude de l'alphabet, afin de pouvoir mieux apprendre ses prières, son assiduité à suivre les catéchismes, à assister chaque matin, souvent seul, à la sainte messe, et cela dès le début de son catéchuménat. Il y faudrait tout un livre. Mais n'écrit pas de livre qui veut. Et puis, comme je n'ai pas été témoin

de cette période de sa vie, il me faudrait recourir à des sources de renseignements qui malheureusement me font défaut. Alors, je passe, pour le moment.

Cécile vient d'entrer, un bébé sur le dos. « Kuwianakuni, me dit-elle, que je suis heureuse de voir le prêtre chez nous. Sais-tu quand nous sommes ainsi loin de l'église, sans prêtre, nous tâchons bien de prier, mais nous sommes naturellement portés à ne penser qu'au caribou et parfois, c'est comme si nous oubliions notre âme. Aussi nous avions bien hâte de te voir. »

Ces quelques paroles bien sincères vous font déjà pressentir la bonne chrétienne que le vieux Joseph a pour compagne. De beaucoup plus jeune que son mari — il est vrai que celui-ci ne l'a épousée qu'en secondes noces, — elle a à peine atteint ses quarante-cinq ans. Très intelligente, calme, mesurée sans manquer de verbe, elle est à mon sens la meilleure de nos chrétiennes de la Mission Sainte-Thérèse. Son temps se passe aux travaux du ménage, — où il ne manque que la propreté, — à la couture des peaux où elle excelle, à former ses enfants à l'obéissance et à toutes les vertus chrétiennes dont elle leur donne la première l'exemple. Elle est d'une piété qu'envieraient bien des vieilles chrétiennes de la civilisation. Sa ferveur à la prière est une vraie prédication pour son entourage. Toujours contente, elle n'aspire qu'à faire des heureux. Ce qui ne l'empêche pas à l'occasion — soit dit entre nous — de puiser copieusement dans la tabatière de son mari, chose qui ne lui est jamais refusée depuis son baptême.

N'avait-elle pas ce jour-là, lancé à son mari, devenu chrétien avec elle, cette apostrophe qui ne manquait pas d'ironie : « Eh ! mon vieux, désormais le sorcier ne m'empêchera plus de fumer, puisque le prêtre m'en donne la permission ? » Et de fait, à dater de cette époque, elle a tenu parole.

Remarquez qu'ici une pareille habitude n'est pas un grand défaut et que par ailleurs, rares sont même les femmes qui ne fument pas. Celles qui s'en abstiennent, ou bien le font par esprit d'économie, ce qui est une

très rare exception, ou bien en sont empêchées par un mari jaloux ou un sorcier cupide.

Puisque j'en suis aux portraits de famille, je continue en vous présentant le fils unique, qui a nom Thomas Siattalark. C'est un beau jeune homme de 20 ans, de la taille de son père, mais moins loquace. Naturellement très timide, un petit fonds d'orgueil hérité de ses aïeux — d'ailleurs nous en sommes tous plus ou moins là, — mais que son titre et son caractère de chrétien ont considérablement atténué. Il cause volontiers et se montre même assez expansif et très ouvert dès qu'on l'a mis à l'aise. Intelligent comme sa mère, il partage avec son père et sa mère un esprit de foi et une docilité aux enseignements du missionnaire qui font présager de lui un bon père de famille et un membre fidèle de l'Eglise. Du reste il ne rencontrera guère de difficulté du côté de celle avec laquelle il a voulu partager sa vie, Emilie Arnalak (la grande femme). Celle-ci, de deux ans plus jeune, appartient en effet à une bonne famille chrétienne qui a élu définitivement domicile près de la Mission, puisqu'elle jouit depuis deux ans du privilège d'habiter et de posséder « une petite grande maison » à la mode des Blancs. Son père s'appelle Arsène Allak'ut, et sa mère Emma Kukillik, dont j'ai déjà eu maintes fois l'occasion de parler.

Vient ensuite, pour terminer la série, la marmaille, quatre petites filles pleines de santé et de vie, qui n'ont pas encore causé jusqu'ici de grands ennuis à leurs parents. La plus âgée s'appelle Thérèse, beau nom que lui a valu le fait d'avoir été la première baptisée de notre Mission. C'était du temps où ses parents n'avaient encore que des noms païens, bien qu'ils eussent déjà commencé à s'apprivoiser auprès du missionnaire. Née chétive, une maladie dont j'ignore la nature l'avait mise à deux doigts de la mort et tout espoir était perdu de la sauver. Sur le consentement de ses parents, le missionnaire la baptisa, persuadé que le ciel aurait bientôt un ange de plus. L'enfant vécut, revint à la santé, avec le doux nom de celle qui n'a cessé, depuis

sa fondation, d'exercer sur notre Mission une protection toute spéciale. Il n'en fallut pas davantage pour décider tout de bon ces bonnes âmes, déjà touchées de la grâce, à entrer avec joie dans le giron de l'Eglise. Et depuis, Thérèse grandit un peu chaque année, pas très vite cependant. Il y a deux ans, elle fit à Pâques sa première Communion, privée et solennelle tout à la fois. Et si vous lui parlez de cette fête, elle vous rappellera volontiers le souvenir de ce beau costume tout blanc dont elle avait été revêtue pour la circonstance, et dont elle avait goûté les charmes au delà de ce que vous pouvez penser. Au mois de juillet suivant, à l'arrivée de Monseigneur, elle fut confirmée. Espérons que malgré ses quelques petits défauts, elle saura toujours faire honneur à son nom et à son titre de première baptisée de la Mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. J'ai parlé de ses petits défauts. Eh ! mon Dieu, comme vous et moi, elle est au régime commun des fils d'Adam. Comme les enfants de son âge — et en ceci il y a de grands enfants qui lui ressemblent — elle fait parfois la moue et préfère la tangente à la ligne droite lorsqu'il s'agit d'obéir et de sacrifier son caprice. Il lui arrive même de pleurer de dépit, de bouder auprès de sa tasse de thé, qu'elle laisse négligemment refroidir parce que son père lui a reproché d'y mettre trop de sucre. Mais une fois la tempête apaisée, vous la revoyez pleine d'entrain et de repentir, réparer par une plus grande docilité sa faiblesse d'un moment. Son père, prenant, je crois, trop au sérieux ces entêtements d'enfant, me dira un jour : « Nous ne pourrons jamais en rien faire de bon. Aussi, ma femme et moi, nous avons décidé d'en faire une religieuse. Les Sœurs sauront bien la dresser. Quant à nous autres, nous ne savons pas comment nous y prendre. Comme elle n'est encore promise à personne, il n'y aura aucun obstacle à ce que les Sœurs la prennent chez elles et pour elles. » Puisse sainte Thérèse les prendre au mot, et conduire un jour vers un Noviciat de religieuses sa petite protégée du Cap Esquimau qui, après tout, n'est pas plus méchante qu'une autre !

En attendant, Thérèse Suwannark, âgée seulement de 12 ans, partage son temps entre la cuisine où elle réussit déjà pas mal, l'apprentissage en cette matière ne demandant ni grand temps ni grands talents chez les Esquimaux, et sa petite sœur dont je vous parlerai en terminant. Quand à ses prières, elle les connaît et s'y applique ; et si, une fois ou l'autre, par oubli plutôt que par mauvaise volonté, elle passe outre, elle est vite reprise : Thérèse, ma fille, tu n'as pas fait ta prière. Et Thérèse fait sa prière.

Et Marie, sa sœur cadette, en fait autant. Marie, c'est comme l'on dit parfois, la fille de son père. Les Esquimaux aiment tous leurs enfants, mais comme partout ils ont leurs préférences. Jacob n'avait-il pas une prédilection pour Joseph, et Rébecca pour Jacob ? Rien d'étonnant donc à ce que le vieux Joseph n'appelle jamais que « sa chère petite fille » la petite Marie que je viens de vous présenter. Agée d'environ 9 ans, elle a également devancé ses parents dans la vie chrétienne, et tout fait espérer qu'elle ne se laissera jamais dépasser par eux dans le « bien penser » et le « bien agir ». Plus docile que son aînée Thérèse, plus intelligente aussi, elle lui est déjà supérieure dans la science de la lecture et de l'écriture. Fière de posséder un livre de prières que je lui remis à mon arrivée, elle ne s'applique qu'avec plus d'ardeur à en connaître tout le contenu. Aussi pour récompenser et encourager sa bonne volonté, me déciderai-je, durant mon séjour à l'iglou, de lui procurer une fête dont j'aurai l'occasion de dire un mot plus loin.

La troisième de la série s'appelle Célina, ici plus facile à prononcer que Céline, pour la bonne raison que les Esquimaux ignorent les e muets. Je serais tenté, pour la caractériser, de l'appeler une petite commère. Il ne se passe pas une vétille d'incident sans que sa mère le sache : — « Maman, le grand chien veut entrer, c'est comme s'il avait faim. — Reste ici, ma fille, il va te mordre. — Maman, Thérèse m'a fait ceci, Marie m'a dit ça. » La maman occupée ne répond pas.

— « Maman, la vielle femme de l'autre côté m'a dit que j'étais une bonne fille. — Dis-lui qu'elle ne s'est pas trompée », fait la mère heureuse. Mais n'essayez pas d'entrer dans l'intime de ses pensées. Si vous lui demandez : « Célina, à quoi penses-tu ? » Elle vous répondra invariablement : « A ça », sans plus. Ne pouvant encore faire grand'chose — elle n'a que 6 ans — sa grande occupation est de jouer et de colporter les nouvelles. Sa science en matière religieuse n'est pas encore très étendue, mais elle connaît déjà le signe le la croix, le « Notre Père, le « Je vous salue Marie », et même, si vous l'y invitez, elle sera très fière de vous chanter de sa plus belle voix, le premier, souvent le deuxième couplet d'à peu près tous les cantiques connus à la Mission, bien que parfois revus, corrigés, et adaptés par elle-même à son petit vocabulaire.

(*A suivre.*) A. KERMEL, *O. M. I.*

(Cap Esquimau, 31 décembre 1932.)



ARCHIDIOCÈSE DE COLOMBO

A propos de la conversion des Bouddhistes de Ceylan.

Dans un certain nombre de Revues et Bulletins missionnaires, on a pu lire ces derniers temps un article, abondamment reproduit, du célèbre missiologue le R. P. Pierre Charles, *S. J.*, de Louvain, actuellement professeur à l'Institut scientifique missionnaire de l'Université Grégorienne, à Rome.

La thèse de l'écrivain est inattaquable ; c'est une des thèses traditionnelles de la science missionnaire : on convertit par l'amour et jamais par la défiance et le dénigrement. Exposée avec feu, esprit et finesse, elle